

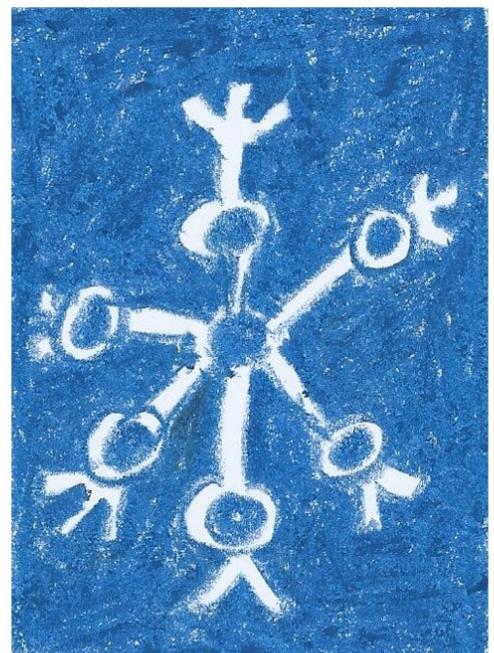
MAX BILLANCOURT



D'UNE SAISON



L'AUTRE



Max Billancourt

D'une saison l'autre

© Max Billancourt, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4708-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LA FUGUE D'AUGUSTIN

Notre salut et notre perte sont en dedans de nous-mêmes.

Epictète *Entretiens*

Paris, printemps 2021

Chaque jour il avait le sentiment de s'ennuyer un peu plus que la veille, alors qu'il s'était déjà fort copieusement enquiné et il constatait sans rien pouvoir y faire que les années filaient à une vitesse qui paraissait s'accélérer.

Il était ainsi dans un processus mental qui semblait inexorable et commençait à lui encombrer sérieusement l'esprit.

Alors, confortablement assis dans son fauteuil Voltaire préféré, les pieds sur la table basse, les rideaux tirés ayant plongé l'appartement dans une semi-pénombre propice, il médita.

Après une assez longue, sincère et pénible réflexion, il lui apparut comme une évidence qu'il était grand temps de tout changer dans son existence, de vivre autrement, d'une certaine manière de repartir de zéro afin de tenter de sauver les années qu'il lui restait.

Repartir de zéro, certes, mais toutefois sans se replier sur lui-même, sans revenir en arrière, sa vie n'ayant pas, au fond, tout bien soupesé, été tellement heureuse voire simplement satisfaisante. Non, en faisant exactement l'inverse, en allant devant, en basculant vers l'inconnu, en se projetant vers l'avenir.

Une bonne fuite en avant, tout seul, voyager « en solitaire » comme dans la belle chanson de Manset, n'importe où, à l'aveuglette, sans aucun espoir de retour, ailleurs, loin, ne pouvait pas lui faire de mal, bien au contraire. Ca ne pouvait que le faire renaitre, du moins l'espérait-il.

Alors, désormais, après avoir pris très calmement le temps de valider le résultat de sa méditation – ce qui lui avait pris presque deux jours – il avait la certitude que changer radicalement de vie était probablement LA solution à son mal de vivre, à son permanent et pénible spleen.

Il vivait seul depuis que sa femme, nettement plus jeune que lui et à laquelle il était marié depuis un peu plus de trente ans, était partie vivre avec son amant, dont elle était la maitresse depuis plus de cinq ans – en secret croyait-elle, la pauvre naïve, mais pour qui le prenait-elle ? – un type bien plus jeune que lui, un

peu plus grand que lui, peut-être légèrement plus beau que lui – mais cela restait à voir – et surtout, sans aucune prétention, beaucoup plus bête que lui.

Madame, de plus en plus sensible, l'âge venant, aux choses secondaires, subalternes, tels les jeux sexuels, les ragots, les magazines féminins, la coiffure, les habits, les chaussures, les bijoux, les fanfreluches, s'était lassée des goûts trop sérieux de son mari et aussi de son désintérêt de plus en plus marqué à son égard, confinant même, c'est bien le cas de le dire en cette période de pandémie, depuis un certain temps, à une manière de réelle et humiliante indifférence.

Alors, chaque jour, il souhaitait *in petto* à madame bien du plaisir avec son jeune amant, cet individu sans grand caractère, assez falot, à l'échine souple, diplômé d'une école de commerce, c'est tout dire ! Ce n'était pas ce piètre mollasson, cet édredon mou, il en avait le clair pressentiment, qui allait contester madame en quoi que ce soit, la rabrouer, la remettre sur de bons rails, lui tenir tête, la contredire lorsqu'elle faisait ou racontait n'importe quoi, ce qui lui était devenu, hélas, assez habituel. Il le connaissait un peu, l'amant, pour l'avoir croisé, presque par hasard, à plusieurs reprises : sans exagération aucune quoique sans nuances, il le trouvait bête comme ses pieds, content de lui, fier comme un paon et quasiment inculte. Ils formeront à n'en pas douter un très beau couple, fort bien assorti dans la « beaufrerie », pensait-t-il en haussant les épaules, un petit rictus méchant et fort désabusé aux lèvres.

Depuis que sa décision de partir, de tout quitter, avait été prise en son for intérieur, il avait longuement pensé à la manière dont les choses allaient se dérouler, afin de bien les inscrire dans sa conscience, en faire ainsi un projet concret qui se réalisera.

Le moment venu, c'était décidé, il quittera tout, d'un coup, fermera à double tour pour la dernière fois la porte de l'appartement parisien, emportant juste avec lui ses papiers, son iPhone, sa carte bancaire très bien garnie et une petite valise à roulettes avec des effets de rechange pour quelques jours, une trousse de toilette et sa tablette tactile.

Il avait fait devant notaire, il y a quelques semaines, donation pleine et entière de l'appartement à sa chère épouse et il avait vendu un bon prix, à un mandataire de ses amis – qui avait tenté, le traître, de profiter de l'occasion pour faire une bonne affaire – sa grosse berline allemande turbocompressée.

Il n'avait donc plus de patrimoine matériel ce qui lui donnait un certain sentiment de liberté.

Sa confortable pension de retraite allait continuer d'être versée sur son compte en banque chaque fin de mois, ce qui lui donnait un sentiment de sécurité.

Liberté plus sécurité, ce n'est pas tout à fait rien par les temps qui courent ! Il y a incontestablement plus malheureux, moins bien doté, pour partir à l'aventure !

C'est vrai mais à 73 ans, ce qui, sans nulle vanité, est à l'époque des faits l'âge de l'homme dont nous parlons, on ne peut pas s'évanouir dans la nature, comme ça, le nez au vent, la fleur au fusil, les mains dans les poches, totalement démuné, nu comme un ver. On aurait vite des ennuis et des gros ! On serait rapidement en grande difficulté. Partir le nez au vent, la fleur au fusil, les mains dans les poches, à la Rimbaud, c'est bon pour les jeunes gens innocents, insouciantes mais pleins de ressources, d'énergie et de forces. Ça ne peut l'être pour un monsieur, certes encore bien vert et au cerveau qui marche impeccablement, mais sur qui les ans commencent naturellement à peser et qui a pris, depuis plusieurs décennies, toutes les habitudes d'une vie bourgeoise, bien rangée et très confortable.

Augustin Lessaint, professeur agrégé de droit administratif à la retraite, ancien titulaire d'une chaire à l'université Paris-Panthéon-Assas, est l'homme dont nous évoquons ici la vie.

Il a toujours eu, cet homme, des problèmes avec son nom et son prénom parce que, en commençant par le nom de famille, ça fait Lessaint Augustin, ce qui fait rire tous ceux qui connaissent Saint Augustin, Augustin d'Hippone, le célèbre philosophe et théologien romain du 4^{ème} siècle, canonisé et devenu un des quatre pères et un des trente-six docteurs de l'Eglise occidentale. Augustin d'Hippone fut aussi, mais de cela plus personne au sein de l'Eglise catholique romaine évidemment ne se souvient, le premier intellectuel à proposer que les juifs, qui avaient laissé tuer Jésus, fussent considérés comme des coupables, des êtres inférieurs par nature que les chrétiens devaient traiter comme tels. Il fut aussi le premier auteur chrétien à associer le crime des habitants de Sodome à l'homosexualité, ce qui a justifié la répression des « sodomites ». Premier antisémite et premier homophobe, le joyeux cumulard Augustin ! Ah le bel esprit ! Ah la belle Eglise catholique romaine !

Autrefois, il y a fort longtemps, lorsque pas mal de gens de ce pays avaient des lettres, Augustin, qui tenait beaucoup à son prénom, était gêné avec son nom, objet putatif de railleries, et il avait failli en changer pour Lisson ou Lessand ou quelque chose d'approchant. Lessand Augustin ça ne ferait plus jamais ricaner personne, c'est évident !

Mais les démarches administratives et judiciaires s'annoncèrent plus longues et plus tortueuses que prévu et, au bout du compte, incertaines même pour

l'éminent professeur de droit qu'il était. On ne change pas de nom comme ça dans un pays civilisé, monsieur le professeur ! Surtout que Dessaint, votre nom de famille, contrairement à Ducon, Putain, Cornard, Batard, Dégueu ou Bitauvent qui obtiennent rapidement le changement, n'est pas du tout ridicule ! Sinon où irait-on si chacun voulait s'appeler comme il le souhaite, comme ça, par simple fantaisie, par foucade ! Ce serait rapidement le désordre, la chienlit, la révolution ! Vous le comprenez, monsieur le professeur Lessaint, rassurez-vous ? Non mais !

Le professeur Augustin Lessaint, peu enclin au combat et à la diatribe, d'amblée plutôt légitimiste que rebelle, le comprenait très bien.

En outre, il s'aperçut assez aisément, chemin faisant, que plus les années passaient et moins les gens savaient qui était Augustin d'Hippone. Il n'y eut bientôt plus à le savoir que quelques érudits de la religion catholique ainsi que quelques obstinés et obscurs chercheurs sur les origines de la haine contre les juifs, autant dire quelques dizaines de personnes dans toute la France dont aucune, au surplus, ne connaissaient le professeur Augustin Lessaint, ni de près ni de loin. Alors, plus de moqueries en vue ! C'était bien là l'essentiel !

Tout naturellement, les choses s'apaisèrent, la gêne disparut, se transformant même, au fil des ans, en une sorte d'ironique petite fierté de faire partie d'un cercle restreint de gens qui savent qui est Augustin d'Hippone, un vrai petit cénacle, une compagnie de fins lettrés.

Augustin Lessaint, qui, contrairement à la plupart des gens, réfléchit souvent et beaucoup, ce qui en fait un être particulièrement rare, voyait que c'était un peu « la même limonade », pour parler d'une façon vulgaire que notre homme n'appréciait pas trop, dans bien des domaines et il constatait chaque soir, les bras ballants, l'air désolé, la mine déconfite, que cette sorte de déculturation de la population française, que cet affaiblissement intellectuel du bon peuple de notre pays, gagnaient du terrain un peu plus chaque jour.

Des écrivains et écrivaines pourtant renommés et des critiques littéraires dont c'était soi-disant le métier, que l'on voyait pérorer à foison sur les écrans de télévision, que l'on entendait à profusion sur les radios et dont les articles faisaient les belles pages des journaux, des revues et des magazines, ne savaient clairement pas ce qu'avaient écrit des auteurs français aussi importants que Rousseau, Constant, Barbey d'Aurevilly, Maupassant, Mérimée, Fromentin, Barbusse, Colette, Bosco, Gide, Aymé, Eluard, Reverdy, Juliet, Michon et bien d'autres, confondaient les vers de Verlaine avec ceux de Baudelaire ou d'Apollinaire, ou – et c'est grave – ceux de Corneille et de Racine, les livres de

Giono avec ceux de Pagnol ou de Daudet, n'avaient jamais lu dans le texte, cela était patent, *Les Confessions*, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, *Notre Dame de Paris*, *Les Misérables*, *Le Comte de Monte Cristo*, *Les Trois Mousquetaires*, *Vingt ans après*, *La Chartreuse de Parme*, *Le Rouge et le Noir*, *À la recherche du temps perdu*, *Les beaux quartiers*, *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit* et bien d'autres œuvres tout aussi impérissables dont les résumés, les films de cinéma ou les séries télévisées n'ont pas la capacité, le pouvoir, le talent de rendre compte du génie littéraire de leurs auteurs.

Les éditeurs, bien sûr, tenant compte de cette insidieuse et irrémédiable baisse de niveau de connaissance et d'appréciation artistique, s'y adaptent de plus en plus allègrement, en commerçants prétendument avisés et font paraître des livres de qualité de plus en plus médiocre, insignifiants, insipides, quand ils ne sont pas tout simplement nuls, sans aucun intérêt autre que consumériste.

Le niveau général de la culture, notamment littéraire, dans ces conditions, ne pouvait que baisser un peu plus chaque jour jusqu'à aujourd'hui atteindre, en tous cas selon certains mauvais et pernicieux esprits, celui du caniveau.

C'était, selon la lucide réflexion d'Augustin, pareil pour la chanson, la danse, le théâtre, le cinéma, la peinture, la sculpture ou la télévision – la « télé réalité » étant d'une navrante et pitoyable bêtise – que l'on pouvait, sans trop le regretter, mettre dans le même grand sac, celui, bien plein, de la décérébration des citoyens.

Dans la chanson par exemple on vit même la première place du *Concours Eurovision* décernée à un groupe italien de rock, livrant, torsés nus, une prestation ringarde, provocante, navrante de pauvreté artistique et dont le chanteur renifla quelques minutes plus tard une ligne de cocaïne en direct devant plus de 200 millions de téléspectateurs.

On vit aussi, à peu près dans le même temps, le Président de la République inviter à l'Élysée deux grotesques guignols des réseaux sociaux – messieurs McFly et Carlito, des « youtubeurs » soi-disant célèbres pour employer le langage débile d'aujourd'hui – à la suite de sa participation à un ridicule concours d'anecdotes. Ce fut navrant et dégradant pour le jeune Président qui, hélas, alors qu'il est assez cultivé et très intelligent, pense indispensable de se vautrer dans la fange pour avoir une chance d'être réélu en 2022.

Augustin pensa, une fois encore, qu'il était vraiment temps de supprimer l'élection du Président de la République au suffrage universel, devenue depuis le départ de François Mitterrand, une épouvantable machine à démagogie, une sorte d'hypermarché discount de la politique, au total une véritable « foire aux

cancre » qui conduira inmanquablement à la catastrophe en mettant en danger la vraie démocratie ! La vraie démocratie, pour Augustin, ne peut être que représentative donc parlementaire, comme tous les grands penseurs, Rousseau, le plus grand d'entre eux, en tête, l'ont constamment démontré. Tout le reste, référendum compris, n'est qu'un démagogique et dangereux césarisme conduisant inexorablement, malgré qu'on en ait, à la dictature voire, par un naturel et progressif glissement, au totalitarisme ! Comme au Brésil ou en Russie ou dans beaucoup de pays africains.

Le fond du caniveau était alors, du point de vue d'Augustin en tous cas, atteint, donnant ainsi, trois fois hélas, raison aux mauvais esprits...qui, en fin de compte, n'étaient pas si mauvais et pernicieux que cela !

Afin de ne pas se mettre en permanence au supplice, Augustin, individu très sensible et qui, comme beaucoup d'êtres vivants, n'avait pas une appétence particulière pour la souffrance, ne s'offusquait même plus de cette navrante situation qui devenait à ses yeux chaque jour un peu plus ordinaire, mais il se sentait, semaine après semaine, un peu plus étranger à ce monde dans lequel la médiocrité et la bassesse se répandaient comme un virus contre lequel il n'y aura, contrairement aux coronavirus, jamais de vaccin et où régnaient en maître les démagogues, les usurpateurs et les malfaisants de toutes natures, de toutes espèces et de tous poils.

Il aurait été naturel à Augustin, dans de telles conditions, de quitter ce monde en mettant fin à ses jours ou plus exactement en s'ôtant la vie, une vie qui, au fond, avait bien assez duré et qui ne pouvait qu'aller vers de plus en plus d'amertume et de ressentiment, ce qui ne constitue pas, on en conviendra, un avenir bien folichon.

Mais, pour s'ôter la vie, faut-il encore avoir, chevillés au corps, le désir et la volonté de se détruire, ce qui n'était pas tout à fait le cas d'Augustin qui aimait, malgré tout, il en était pleinement conscient, beaucoup de choses de sa vie, des petits bonheurs de tous ordres, des petits plaisirs, des satisfactions personnelles, un fin repas, un vin subtil, un beau film, un bon livre, une belle musique, une agréable sortie en vélo, un coloré bouquet de fleurs, une douce rivière, un lac bleu, des arbres à l'ombre apaisante, des oiseaux qui s'époumonent à chanter, une jolie fille court vêtue qui passe, un superbe paysage de France encore préservé de ces horribles et polluantes éoliennes installées par des individus à ses yeux coupables de crimes contre la beauté et l'esprit...

Il n'allait tout de même pas se priver de tout cela parce que les gens étaient en majorité devenus des gros et des petits cons et que les réseaux sociaux, dont il ne

faisait évidemment pas partie, engendraient de la haine, de la violence, de la nullité, tirant immanquablement tout avec force vers le bas, par démagogie, par provocation et par veulerie, les désormais trois mamelles principales de notre beau pays, auxquelles notamment une bonne partie de la jeunesse tétait avec de plus en plus de ferveur.

La seule solution était donc pour notre Augustin de quitter sa vie présente et le monde dans lequel il vivait pour une fuite sans retour, une fugue sans jamais se retourner, un départ pour l'aventure, pour l'inconnu, pour ailleurs, pour aller à la rencontre de gens différents, dans des mondes qu'il ne connaît pas, des mondes dont on ne parle jamais à la télévision et au sein desquels, peut-être, les gens sont heureux. Du moins, sans vraiment y croire, l'espérait-il dans un petit coin de son cœur qu'il n'avait pas encore exploité à ce jour, malgré son âge avancé, un petit endroit secret de son âme qu'il lui fallait désormais découvrir.

Voilà quel était son crédo.

*

Augustin, sa valise à la main, sa sacoche de cuir noir en bandoulière, ferma la porte, tourna un peu fébrilement, pour la dernière fois, la clé dans la serrure et quitta l'appartement qui appartenait désormais à sa femme, un mardi matin de la fin du mois de mai, à 10 heures 45, ce qui lui parut, il ne sut trop pourquoi, une heure parfaitement propice pour partir à l'aventure.

Il faisait un temps mi-figue mi-raisin sur Paris, « mi fugue mi raison » dirait en l'occurrence le poète, ciel gris nuageux, lourdement chargé, température douçâtre, vent moyen. Tout le mois de mai avait été plus ou moins de cet acabit ce qui fit dire *in petto* à Augustin « Décidément tout fout le camp ! Il n'y a même plus de printemps à Paris ! Il est bien temps que je parte ! »

La boucle, pour lui, était ainsi bouclée.

Augustin Lessaint, rasséréiné, à fond dans son projet, se rendit à belles enjambées, le cœur léger, la lippe souriante, à la station de métro *Bonne nouvelle*, la plus proche de son désormais ancien domicile, station qui, pour une fois, portait fort bien son nom.

L'aventure pouvait commencer.

*

Augustin ne vit pas le métropolitain comme il le voyait d'habitude, autrefois lorsqu'il allait travailler, récemment lorsqu'il allait faire des courses ou se